

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 16

Artikel: La cousin dâo lârro
Autor: R.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197511>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'excellent caractère, l'esprit et l'éducation de la jeune Anglaise.

L'année suivante, Napoléon commença de ressentir les premières atteintes de cette maladie à laquelle il devait plus tard succomber. Henriette, ne voyant plus son bienfaiteur, vint tous les jours à Longwood s'informer de sa santé ; et, après avoir déposé son bouquet à l'un des serviteurs de la maison, elle s'en retournait bien tristement. Un jour, cependant, qu'elle était assise dans son jardin, elle entendit le roulement d'une voiture. Elle traversa le chemin et se trouva en présence de Napoléon. Aussitôt qu'elle l'eut regardé, la figure de celui-ci prit une expression de tristesse.

— Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas, mon enfant ? lui dit-il tout doucement.

— Oui, sire, c'est vrai ; mais maintenant Votre Majesté va se rétablir tout à fait.

— J'en doute, fit l'empereur en secouant la tête d'un air d'incredulité. Toutefois, aujourd'hui, vous le voyez, j'ai voulu vous faire une visite.

Il descendit en effet de sa voiture ; et appuyé sur le bras du grand maréchal, il gagna la cabane. Quand il fut assis :

— Donnez-moi une tasse d'eau de la source, ma chère Henriette ; cela apaisera peut-être le feu qui me dévore... ici... fit-il en portant les deux mains à sa poitrine.

La jeune fille se hâta d'obéir. Dès que Napoléon eut bu, sa figure, de contractée qu'elle était, redevint sereine.

— Merci ! merci ! ma chère enfant, lui dit-il avec bonté, cette eau a un peu calmé mes souffrances. Si j'en avais pris plus tôt, peut-être... ajouta-t-il en levant les yeux au ciel ; mais maintenant, il est trop tard...

— Alors, reprit Henriette en affectant de donner de la gaieté à son visage, que je suis heureuse que cette eau vous paraisse bonne ! je vous en porterai tous les jours : elle vous guérira.

— Non ! ma chère enfant, ce serait inutile, je ne m'abuse pas ; c'est la dernière visite que je vous fais, je le sens. Il y a ici un *dolore sordo* qui me tue (et l'empereur désignait son côté) ; mais puisque je ne vous verrai plus, je veux vous laisser un souvenir de moi. Que puis-je vous donner ?

A ces mots, la jeune fille ne put se contraindre davantage, et, fondant en larmes, tomba aux pieds de l'empereur, en disant :

— Votre bénédiction, sire.

Napoléon se leva, et bénit Henriette avec cette gravité que donne la foi, car il avait toujours eu les croyances qui font l'honnête homme : aussi mourut-il en chrétien, et vécut-il respectueux envers sa mère.

Depuis ce jour, Henriette ne manqua pas de se rendre religieusement à Longwood. Elle portait de l'eau de la source et toujours son bouquet, mais toujours aussi elle s'en retournait plus triste ; car chaque jour elle rapportait des nouvelles plus alarmantes de la santé de l'empereur.

Au commencement de mai 1821, que le soleil était plus brillant que d'habitude et que plus gaie Henriette se rendait à Longwood, elle y arriva avec cette espérance d'enfant que lui donnait une secrète confiance dans l'eau de la source de son jardin. On lui avait dit, la veille, que l'empereur allait mieux, et son imagination reconnaissante avait tout de suite créé un miracle, et ce miracle, c'était la guérison de Napoléon.

Elle arrive... mais, hélas ! que la réalité était loin de ses rêves ! Elle trouve tout le monde consterné. Cette fois, craignant pour la vie de son bienfaiteur, et voulant au moins le revoir encore et lui dire un dernier adieu, elle demande à être admise auprès de lui. On lui répond qu'il est trop mal et que ce n'est pas possible. Elle prie, supplie d'abord en vain ; mais enfin ses larmes ont tant de puissance qu'elle est introduite dans la chambre.

C'était le moment solennel où Napoléon, dans son lit de douleur, entouré de ses fidèles, après un long abattement, s'était relevé sur son séant et avait demandé qu'on placât devant ses yeux le buste de son fils et qu'on lui ouvrit la fenêtre qui était du côté de la France ; puis, après avoir adressé des adieux touchants à cette chère patrie, le délire s'était emparé de sa tête, ses membres s'étaient roidis par les convulsions, ses yeux étaient devenus fixes, on avait encore entendu ces quelques mots inarticulés sortir de sa bouche : *France !... mon fils !... puis rien* : Napoléon avait cessé de vivre.

A ces mots, à cette vue, les fleurs que la jeune

fille venait offrir s'échappent de ses mains tremblantes ; elle-même tombe à genoux ; puis, faisant un effort, elle essaye de saisir la main que Napoléon a hors du lit, sans doute pour y poser ses lèvres... mais aussitôt sa tête se penche, sa bouche se décoloré, ses paupières s'appesantissent, et elle tombe doucement au pied du lit comme succombant à un sommeil irrésistible...

Henriette ne se réveilla plus.

(*Napoléon au bivac*,

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.)

La cousin d'arrêto.

Samuyet Botzat a ion dâi plie bi domaines dê per tsi no, et pu dâi bounès lettrés de reintâ dézo 'na pile dê leinsu, parce que l'est trâo pingre por avâi on bureau. L'est bin tant rapia que farâi dâi dettès pliétoù quâ dê tzandzi 'na pice. Mâ sa piratéri n'a pas pu détiendrè su son valer, por cein que sa mère l'a gâtâ ein l'ai baileint, ein catzon, l'ardzeint de se z'aô.

Coumeint daissâ être dragon, por l'orgoué dê la famille et que frâyé on pou avoué la hiauta, mafion l'ardzeint dâi z'aô ne pao pas suffiré, et ein rusâ compagnon que l'est lo futur tzasseu à tzéavu, s'ein va reimpliâ dé teimps ein teimps on sa dê fromeint ào grenâi, que cein ne sê cognâi pas âi poucheints moués que l'ein ont. Pu lo porté ào bolondzi que fâ dicè dâi prâo bounâ z'affrèr.

On dzo que sê creyai bin à l'abri, lo dzuveno lârro décheindai lè z'égras avoué on sa sa s'n'épaula, quand l'oût son père qu'âvressai la porta. On demi-tor por remontâ fut lestameint fé, mâ lo vilho, qu'est maufieint qu'on diastro, guegnâ amont et l'ai crié :

— Que fâ-tou ique avoué ci sa ?

— L'est lo valet ào bolondzi que m'a de dê lo lâi reduire por quoquâ dzors, respond l'autro seïn grûla maugra la cousin.

— Ne vu rein dê ci commerce perque, brâmè lo père ; fot-mè lo camp avoué ton sa et ne te mécilia pliequa dê cliaio z'affrèr.

Vouaïque coumeint, frou dê cousin, lo valet à Samuyet a pu continuâ à eimpromtâ dâi z'écus à son père tant quâ ào dzor iô s'tuce a z'u botzi dê socliâ et iô lè ballès picès ont bintout fâ na danse dê la métzance. R. D.

Le cordonnier de M. Loubet

La *Libre Parole* publie, sous ce titre, la facétie suivante :

« On a beau nous affirmer que tous les habitants de Montélimar vont faire fête à M. Loubet, j'en connais au moins un qui boudera. C'est le cordonnier Trieul.

Le cordonnier Trieul est un très brave homme et un bon Français. Il a inventé une chaussure de troupe, qu'il n'a pu faire adopter par l'administration militaire, mais qui — si j'en crois les attestations qu'il m'a montrées — a été reconnue supérieure à la plupart des modèles actuellement en usage.

Je le vois encore, ce bon Trieul, assis devant la fenêtre de son modeste logis, remettant des clous à une vieille paire de souliers et *sifflotant* des airs...

J'étais allé le trouver sur l'indication du général Luxeux. Il me conta son histoire.

— M. Loubet, me dit-il, est un monteur de coups, qui promet beaucoup, mais qui ne tient jamais. J'ai été jadis un de ses partisans les plus enthousiastes. Il m'avait *entortillé*. Il m'avait donné sa parole de me faire nommer expert pour la réception des chaussures dans les magasins militaires.

Comme un service en vaut un autre, je lui avais fait cadeau d'une superbe paire de souliers de chasse. Il l'avait acceptée. Seulement, la nomination promise n'arrivait pas. Trois ans plus tard, en 1892, je me dis : « Trieul, mon ami, M. Loubet est ministre, tu devras lui « rafraîchir » la mémoire en lui envoyant

une seconde paire de souliers. » Je me mis aussitôt à l'ouvrage et je lui « conditionnai » des brodequins — des brodequins de première ! Et, par une attention qui était délicate, n'est-ce pas, monsieur ? je m'arrangeai de façon à ce que les clous des semelles et des talons formassent ces mots : *Emile Loubet, président du Conseil, 1892.*

Un ami porta cette œuvre de choix au ministère. M. Loubet s'en montra enchanté. Je me dis : « Mon Trieul, ton affaire, cette fois, est dans le sac. » Je me trompais, monsieur. Malgré ses promesses et malgré mes brodequins, M. Loubet ne fit rien pour moi. Il ne peut pourtant pas dire que ce n'était pas convenu, puisqu'il m'avait laissé prendre la mesure de son pied !

Trieul enfonce quelques clous avec colère, puis il reprit :

— Cependant, je ne désespérais pas. Dans des lettres innombrables, — tenez, en voici une vingtaine, je vous les donne, — M. Loubet me répétabit qu'il s'occupait de moi. Mais, en 1894, j'eus la preuve qu'il me bernait. Il m'avait encouragé à concourir à Bourges, pour l'édit employé d'expert. Il prétendait que, sans examen, aucune protection ne pourrait me le faire obtenir. L'examen fut des plus simples. Je le passai avec brio, je peux le dire sans me vanter, car dans mon métier je n'en crains pas !... Eh bien, je fus retoqué. Il fallait un cordonnier. On prit un sellier. »

Glion-Naye. — La compagnie du Glion-Naye a adopté de nouveaux tarifs qui faciliteront l'accès des Rochers de Naye. C'est ainsi que pour des sociétés de 50 personnes et plus, le prix du billet aller et retour est de 5 francs au lieu de 12 francs ; pour les écoles, 3 francs par personne. Pour des trajets partiels, les écoles bénéficient d'une réduction de 60 %. Les billets d'abonnement mettent le prix de la course à 8 fr. 10. Billets du dimanche : 6 francs. Billets Naye-Territet, le dimanche, par un des deux premiers trains, 2 fr. 50 (ces deux sortes de billets seront en vigueur du 1^{er} juin au 30 septembre).

Inauguration du monument de Vidy. — C'est demain après midi, à trois heures, qu'aura lieu la remise à la Ville du monument élevé à Vidy à la mémoire du major Davel. Des allocutions seront prononcées par MM. Thelin, pasteur, Secretan, rédacteur, et Gagnaux, syndic. *L'Union chorale* et *l'Union instrumentale* prêteront leur concours à cette patriotique cérémonie.

OPÉRA. — Jamais troupe meilleure ; jamais saison plus réussie. Les succès succèdent aux succès. Mardi, *Lucie de Lammermoor*, qui a été, pour Mlle Chambellan surtout, un vrai triomphe. Hier, *Mignon*, l'opéra favori des Lausannois. Demain, deuxième de **La Traviata**. Demandez leur avis aux spectateurs de la première représentation et courez prendre votre billet, tandis qu'il y en a encore. Nous ne saurions mieux dire.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Facultés. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

MENUS ET CARTES DE TABLE

OCCASION	<i>Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, telles que :</i>
Etoffes pour Dames, fillettes et enfants,	dep. Fr. 1 — p. m.
Milaines, Bouxkins, Cheviots p' hommes	» 2 50 »
Coutil imprimé, flanelle laine et coton	» 45 »
Cotonnerie, toiles écrues et blanchies	» 20 »
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bas marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. <i>Échantillons franco.</i>	
Adresse:	Max Wirth, Zurich.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.